



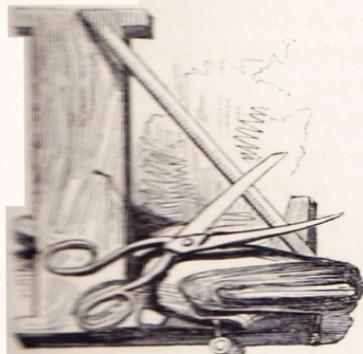
J. Parsons.

BENEWORTH.



TYPES BOURGEOIS.

LA FILLE DE BOUTIQUE.



A fièvre de luxe et de vanité qui s'est emparée depuis quelques années de toutes les classes de la société, s'est fait plus particulièrement sentir dans les professions industrielles et commerciales. La calme et probe existence de nos pères, leurs mœurs simples et sévères, sont aujourd'hui un synonyme de ridicule et un objet de dérision. Ne pouvant donner plus d'importance aux choses, on a cherché à en donner aux noms. Ainsi le simple marchand d'indiennes, dont la mince boutique tiendrait dans le sac d'un porte-balle campagnard, parle de son

magnin, transforme son fils en *caissier* et son domestique en *commis*. Le comptoir

dont les planches vénérables portent encore l'empreinte des fausses couronnes de France qui y figuraient jadis en effigie, aujourd'hui entouré d'un treillis de fil de fer, a pris le nom de *bureau*. Il ne s'agit plus d'entourer son nom de respect et d'estime, mais bien d'orner son magasin de glaces et de marbres; on vise moins à ouvrir la bourse des acheteurs, qu'à écarquiller les yeux des badauds. L'apparence en tout suffit. Des cartons vides, étiquetés, rangés fièrement sur des tablettes bordées de cuivre ciselé; quelques commis affairés, jouant aux quatre coins et simulant l'activité; un marchand interrogeant tous les points de l'horizon et ne voyant que le soleil qui poudroie et le flaneur qu'on coudoie : voilà en quelques mots et à peu d'exceptions près, la physionomie de nos magasins actuels.

Chaque jour qui passe emporte un trait, un linéament de notre antique physionomie flamande si franche, si loyale, si simple et si antipathique au clinquant, au bruit et à cet éhonté charlatanisme qu'on voit s'étendre comme une lèpre maudite. L'importation des ridicules étrangers, auxquels nous sacrifions sans pitié des qualités qui nous valaient jadis l'estime du monde industriel, ne s'est pas étendue seulement aux mœurs et aux modes, mais encore à nos vertus privées et publiques. L'antique probité flamande est aujourd'hui *rococo*, comme les robes à vertugadin et les chaînes de montre en acier; le code de commerce s'est agrandi de tout ce que la bonne foi industrielle a perdu. Pour qui sait lire dans les choses, nous sommes évidemment en *progrès*.

Cependant, soyons justes, et n'enveloppons pas le commerce en général dans cette accusation de légèreté et de coûteuses et vaines séductions. Grâce à Dieu! le clinquant parisien n'a pas tout envahi, d'honorables maisons ont encore leur *boutique*, leurs *garçons*, leurs *filles de boutiques*; les paiements s'y font avec une exactitude qu'on ne trouve pas toujours, là où il y a un *caissier* et une *caisse*, noms d'autant plus sonores, qu'ils offrent le plus souvent l'image du vide.

La *Fille de boutique* est un de ces rares débris de nos anciennes mœurs commerciales flamandes. Aujourd'hui cependant, grâce à l'esprit de plagiat qui nous porte à imiter servilement les hautes conceptions de la vie parisienne, la *Fille de boutique* rougit de son modeste titre et tend à passer à l'état de *demoiselle de comptoir*, appellation plus aristocratique, et plus en harmonie avec l'esprit du siècle. La demoiselle de comptoir est à la fille de boutique, ce qu'est le *suisse* au *concierge*, dans la hiérarchie de la domesticité; c'est assez dire que les efforts de la *Fille de boutique* pour arriver à l'élégance de manières et aux gracieuses chatteries de son synonyme parisien, sont et resteront encore longtemps sans résultat.

Élevée presque toujours en province où elle reste jusqu'à l'âge de dix-huit ou vingt ans, la *Fille de boutique* apporte à Bruxelles, toutes les qualités et tous les ridicules que lui a faits cette existence étriquée, privée d'air et de soleil, qu'on appelle la vie de province. Initiée aux innocentes supercheries du commerce, tel qu'elle l'a vu exercé par ses parents, elle se croit appelée à briller du même éclat sur un plus vaste théâtre. Ses succès passés, sont pour elle un gage de ses succès futurs. Erreur dangereuse! commune à la fois aux filles de boutique et aux poètes de province qui sur la foi de quelques couplets et d'un acrostiche applaudi en famille, se croient appelés à ceindre le camail d'écarlate et à jouir des triom-

phes du Capitole, et qui tombés du haut de leurs illusions, se trouvent fort heureux de tenir le grand livre d'un fabricant de sucre de betteraves. L'ambition de la *Fille de boutique*, hâtons-nous de le dire, n'a pas le vol si hardi, ni les ailes si puissantes. Si ses rêves la transportent quelquefois dans les riches contrées de la fantaisie, c'est pour y songer d'amour, mais d'amour légitimé par le code civil et l'église, ainsi qu'il convient à une fille élevée dans les principes du confessionnal et de la règle de trois. Quelquefois aussi elle pressent de plus hautes destinées; c'est d'un landau armorié que descend celui qui doit assurer son bonheur à venir, et l'arracher aux horreurs de l'aune de Brabant et des multiplications hasardées. Une fois que ces vagues espoirs, devenus désirs fiévreux, ont envahi le cœur de la modeste fille dont vous admiriez l'œil bleu et la cornette bien plissée dans vos pérégrinations provinciales, pour elle, plus de repos : elle aspire aux tumultueuses émotions de la capitale, elle rougit de son bonnet de nuit de jacobins et de son casaquin d'indienne, il lui faut Bruxelles et la rue de la Madeleine, cet Eden, but de ses soupirs, il lui faut des comptoirs de palissandre, une coiffure à la Ninon, une robe de mousseline-laine, et des brodequins *hamneton*. Elle ne rêve plus que cavaliers éperonnés, conduisant d'élégantes dames jusqu'au marche-pied de leur voiture, grooms taillés en espalier, portant la bourse et les emplettes, billets de banque parfumés à froisser, au lieu de ces immondes et gros écus encroûtés de crasse et que jadis elle recevait avec un si gracieux sourire. Comme une fleur tropicale transplantée sous un ciel humide et froid, il lui faut l'espace et un soleil plus riche en rayons. Si les parents résistent, cherchent à l'effrayer des séductions de ce qui est pour eux une autre Gomorrhe, une sombre nostalgie s'empare de la jeune fille, elle dépérit en silence, elle a des pleurs solitaires, jusqu'à ce qu'enfin vaincue par cet impérieux désir, que sa mère appelle le pressentiment d'une haute vocation, sa famille se décide à laisser s'éloigner son ange gardien, la providence de la boutique. On lui complète un trousseau, douze chemises de toile fine, autant de paires de bas, quelques robes et une croix d'or composent sa toilette dont elle reconnaîtra bientôt toute l'insuffisance. Enfin, munie de force lettres de recommandation et des bénédictions de toute sa famille, elle part accompagnée de son père, qui, pendant le court voyage qui les sépare de Bruxelles, lui donne d'utiles conseils sur la nécessité de se bien conduire et de ne pas porter de robes trop décolletées. Ses exhortations paternelles dans lesquelles il mêle l'église et l'arithmétique, Fénelon et Barème, sont écoutées avec un profond respect; seulement la jeune fille trouve que la route est longue et que les homélies de son père attirent sur eux l'attention un peu ironique des voyageurs. Enfin, la voiture a touché les portes du puits de perdition où l'innocence et la vertu privées de guide, vont se trouver face à face avec le vice élégant, bien chaussé, coiffé par Hébert, la moustache en raffiné et l'œil assassin. Le bon père renouvelle ses instructions, installe lui-même l'enfant dont il ne se sépara jamais et la quitte enfin, en lui donnant sa bénédiction et une vieille montre en or à double caisse.

Bastée seule vis-à-vis d'une réalité qu'elle ne soupçonnait pas, la *Fille de boutique* de province, si enviée, si respectée, si considérée, voit tomber une à une, toutes les plumes d'or de ses illusions. Écrasée par un luxe auquel elle est étrangère,

sa toilette ne lui paraît plus que mesquine et de mauvais goût. Ses jolis et frais déshabillés de basin blanc qui faisaient rêver les Lauzun de Termonde ou de Courtrai, pourront tout au plus lui servir de toilette de nuit. Sa montre d'or à côté des jolis bijoux émaillés et ciselés qui brillent à la ceinture de ses compagnes, lui fait l'effet d'un épais limonier, à côté d'un fin et brillant cheval de course. Ses mouchoirs en toile fine n'ont ni broderies, ni dentelles, et sa croix s'éclipse à côté des *Saints-Esprits* ciselés portant une émeraude ou une turquoise au cœur. Ses connaissances commerciales, ses malices de métier auxquelles elle se croyait seule initiée, pâlissent devant la haute diplomatie et les roueries superlatives de ses collègues, qui rient cent fois le jour de sa naïveté et de sa manière candide d'établir une multiplication, de faire valoir une étoffe piquée, ou de vendre un schall mêlé de coton pour un Thibet de Ternaux *pure-laine*.

Peu à peu cependant, la *Fille de boutique* se forme, elle prend l'usage de la brosse à ongles, de la pâte d'amande et de la *crème de Lykao* pour lisser ses bandeaux. L'antique montre de famille est échangée contre une jolie *savonnette* parisienne, à cylindre. Ses ongles coupés carrément, s'arrondissent en amande et le *philocom* assouplit et lustre sa belle chevelure. La rugueuse chrysalide s'est transformée en un joli papillon aux ailes diaprées et au corsage élégant. De la naïve et fraîche créature que vous connaissiez et dont le luxe consistait en une épaisse chaîne d'argent à laquelle se balançaient d'indispensables ciseaux, il ne reste plus rien. La robe de mérinos de Saxe montant jusqu'au col, a disparu pour faire place à la robe en cœur, amoureusement échancrée et dessinant vaguement des lignes suaves où l'œil s'égarait avec la pensée. Son col s'inonde de riches jeux d'ombre et de lumière sous la soyeuse transparence de ses *anglaises* parfumées. Les romans de Paul de Kock ont remplacé le Missel en basane rouge qui ne sort plus de son tiroir où il repose entre des bas et des collerettes froissées, que pour figurer le dimanche, à quelque messe en musique dans laquelle les distractions sont nombreuses.

Parvenue à cet état, la *Fille de boutique* aune du pou-de-soie, de la mousseline-laine en ayant soin de tendre l'étoffe sur l'aune; son sourire devient tout confit en séductions alors qu'elle vous vante comme dernière mode, une étoffe qui garnit les rayons depuis dix années; elle vous affirme sur l'honneur que madame la baronne de R... et la marquise de B... en ont pris, il y a peu de jours, plusieurs robes. Si l'acheteur est un homme, il ne manque pas de se laisser prendre à cet éternel piège tendu à l'amour-propre, il paie fort cher son antiquaille fanée et se fait rire au nez en vantant le bon marché qu'il vient de faire. Avec une femme, la *Fille de boutique* met en œuvre tout ce que la nature et l'expérience lui ont donné de chatteries et de finesses; elle vante le teint, la chevelure, la démarche de sa victime, fait remarquer combien telle nuance fera mieux que telle autre ressortir sa piquante vivacité ou sa gracieuse morbidezza, puis comme argument final, comme *ultima ratio*, elle exploite habilement l'amour-propre individuel. D'un tact exquis à flairer les nuances sociales, si c'est une bourgeoise, elle fait remarquer que madame la comtesse de L..., s'est fait voir au parc, vêtue d'une robe pareille; à la femme de l'agent de change, elle oppose la femme du banquier; à celle-ci, la femme d'un ambassadeur quelconque. La charmante marquise d'A.. à qui une de ces fines mouches tendait

son piège habituel en faisant sonner bien haut le nom de l'ambassadrice, répondit fort simplement : c'est étonnant, je ne me rappelle pas d'avoir jamais porté de robe pareille !...

Toute l'intelligence de la *Fille de boutique* étant transportée vers les choses commerciales, il n'est pas étonnant que sa conversation se ressente un peu de cette spécialité qui ne permet guères à ses idées de prendre une allure un peu élevée. Sa conversation roule dans un cercle banal de phrases toutes faites, prises dans les variations atmosphériques. — Il fait froid ou il fait chaud, ou bien, quel *vilain temps n'est-ce pas, Monsieur?* elle vous affirmera aujourd'hui qu'il a plu hier. Puis, les affaires vont toujours bien mal, elle ne vend pas, si elle vous cède tel objet à ce prix, c'est qu'elle veut s'en défaire au prix coûtant, vous ferez bien de profiter d'une telle occasion, l'étoffe est épuisée. A-t-elle à faire à ce qu'elle appelle un *muscadin* qui vient lui acheter une cravate et lui glisser un billet doux, sa figure devient impassible, elle vend la cravate trois francs plus cher et en la roulant dans son enveloppe, y renferme le poulet ambré qu'elle rend avec un sourire féroce d'ironie à son admirateur désappointé.



A *Fille de boutique*, avons-nous dit, met en littérature Paul de Kock bien au-dessus de Chateaubriand et de Lamartine ; c'est Paul de Kock qui allège pour elle l'ennui des dimanches et des fêtes, alors qu'elle est dispensée de *faire l'étalage* du magasin. Si par une belle après-midi de dimanche, tandis que chacun est aux champs, vous voyez une jeune femme bien coiffée, assise derrière un comptoir et jetant de temps à autre un coup-d'œil dans la rue, si vous voyez cette femme sourire de bon-

heur en lisant un volume plus ou moins gras, assurez hardiment que le livre consolateur est un roman de l'auteur chéri des lingères et des *Filles de boutique*. Ces dames trouvent Georges Sand *embêtant*, Léon Gozlan *drôlement écrit*, mais Anne Radcliffe, le vicomte d'Arincourt et l'auteur du *Cocu* résument pour elles la littérature dans sa triple expression de tragédie, de drame et de comédie.

Ce n'est pas seulement en littérature et en peinture que les esprits se sont partagés en deux camps irréconciliables. La république des modes a suivi le mouvement intellectuel et possède aujourd'hui ses classiques et ses romantiques, aussi exclusifs, aussi ardents que partout ailleurs. La modiste, qu'une profonde et vive sensibilité a toujours distinguée, ne pouvait faillir de se ranger sous les drapeaux de la nouvelle école, son état sédentaire étant plus propre à favoriser l'essor de la pensée et son indépendance un peu sauvage. La modiste a jeté un cri de joie à l'avènement du moyen-âge, des truands et de la Cour des Miracles, elle a exigé de son amant la barbe de bouc et le couteau-poignard en guise de dague de Tolède ; la modiste a râlé d'enthousiasme au drame cadavéreux, elle disait à son amant : *mets ton pourpoint!* au lieu de : *mets ta redingote*; la modiste est avant tout profondément artiste et essentiellement progressive. Aussi la scission est-elle

aujourd'hui plus profonde que jamais entre la modiste et la *Fille de boutique*, que la première traite de *béguéule* et de classique. Avouons-le avec regret, la *Fille de boutique* ne pouvait être que classique, rivée qu'elle est aux choses peu poétiques du commerce, elle ne pouvait s'associer aux progrès de l'art et de la passion, comme sa volcanique émule. Rarement l'amour de la *Fille de boutique* offre ces joies olympiennes et ces sataniques désespoirs qui font le bonheur de sa rivale. Rarement la *Fille de boutique* se fait enlever; elle aime avec privilège et approbation des grands parents; et presque toujours celui qui lui offre son *cœur et sa main*, est-il un honnête garçon plus soucieux de faire de bonnes affaires, que de savoir où en sont les théories de la femme libre, de l'art pour l'art, et autres questions humanitaires dont la modiste se préoccupe beaucoup.

La toilette de la *Fille de boutique* avait, il y a quelques années un cachet d'originalité et de poésie qui la rendait plus piquante que les schalls et les chapeaux sous lesquels elle enterre aujourd'hui ses vingt ans et sa fraîcheur. La *faïlle*, cette mantille belge, souvenir de la domination espagnole, ceignait son front de son camaïl d'ébène et ravivait l'éclat onctueux de ses yeux bleus. La *faïlle* avait alors mille coquetteries dont le répertoire se perd chaque jour, faute d'adeptes aussi jolies. La *faïlle* était le vêtement indispensable des courses de matin, c'était un négligé pittoresque et élégant à la fois, qui faisait valoir les grâces de la taille et la *désinvolture* de la démarche. La *Fille de boutique* a remplacé la *faïlle* par le tartan, espèce de housse chevaline qui rendrait lourde et prosaïque, la femme la plus gracieuse et la plus élégante.

Tandis que la modiste et la lingère se faisaient les consolatrices des existences incomprises et des génies irrévélés, qui foisonnent dans la jeunesse actuelle, la *Fille de boutique*, dominée par le chauvinisme de l'empire, continuait à avoir un grand faible pour l'uniforme. Une parade est pour elle une bonne fortune, pour laquelle elle manquerait sa messe. L'habit court du lancier, les fourragères des artilleurs et le bonnet à poil des guides et des chasseurs, ont causé de cruels ravages dans le cœur de la sensible *Fille de boutique*. Le lancier surtout est coupable envers elle d'une foule de légèretés pour lesquelles la modiste se *fut périe* dix fois pour une.

A trente ans, la fille de boutique se marie devant l'Église et l'état-civil assez ordinairement à un veuf chargé de plusieurs enfants et employé du gouvernement. Elle *fait l'amour* de 9 à 10 heures l'été sur le seuil de son magasin; l'hiver elle voit son prétendu à la messe, se fait accompagner par lui dans ses courses et le charge de ses emplettes. L'époux d'une fille de boutique coule ordinairement des jours tissus d'or et de soie, et trouve toujours le dîner prêt à l'heure, excepté les jours où sa femme a rencontré une ancienne amie de magasin, alors il lui faut subir en guise de premier service, l'historique des choses qui se sont passées depuis son changement de position. Dans les brouilles d'intérieur, lorsque le baromètre conjugal est à l'orage, elle ne manque jamais de reprocher à son veuf le sacrifice qu'elle lui a fait d'une position sociale brillante, en lui racontant comme quoi un *mylord anglais* voulait l'épouser et la conduire à Paris; ces jours-là, elle fait les tartines des enfants de son mari très-minces et sans beurre, elle sale outre mesure les épinards, et laisse

son époux chercher deux heures après ses pantoufles. Plus tard, la *Fille de boutique* néglige sa toilette, prend du tabac et médite considérablement du prochain; elle reprend alors la faille pour faire son marché et s'extasie sur la cherté des vivres. Les jours de fête, sa toilette se compose invariablement d'un grand chapeau chargé d'une jardinière de fleurs, d'une robe pensée, d'un schall boiteux et d'un sac en rebours à vaste fermoir d'argent.

M^{lle} MARIE B***.



**LES BELGES
PEINTS
PAR EUX MÊMES**

